

## 2020-Bicentenaire des *Méditations poétique* de Lamartine

Contribution de G. Fossat pour *sitelamartine.com*

Mars 2020

Avertissement : ci-dessous, je publie à nouveau une *Introduction* d'Henri Guillemin, précédemment insérée dans le Bulletin n°6 (2017) de l'association *Présence d'Henri Guillemin* : c'est la préface qu'il donna à son édition des *Méditations poétiques*, en 1951.

La réédition de cette *Préface* donne aussi l'occasion de faire connaissance avec les *Editions du Milieu du Monde*, alors sises à Genève, et qui témoignaient alors de la vitalité des publications francophones dans la Confédération helvétique.

Guillemin y était directeur de la *Collection des Classiques*, cet ouvrage constituant le tome 19 de la *Série Bleue*, consacrée à la poésie, sur papier Bible et dans un petit format particulièrement élégant.

**Henri Guillemin, préfacier**

Introduction à l'ouvrage:

Lamartine, *Méditations poétiques, Nouvelles Méditations poétiques, Le dernier chant du pèlerinage d'Harold.*

La livraison 2016 de ce *Bulletin* amorçait la publication d'un type d'écrits de Guillemin qui n'avait pas encore été classé ainsi : ses *Préfaces, Présentations* et autres *Introductions*, à diverses œuvres littéraires ou historiques.

Les pages qui suivent offrent au lecteur l'*Introduction* de Guillemin au recueil poétique-*Les Méditations*- qui avait lancé Lamartine, en 1820, dans la voie de la célébrité, non sans le dispenser de quelques déboires et sarcasmes.

Guillemin, qui a acquis la reconnaissance universitaire, en 1936, par sa thèse de Doctorat sur « *Le Jocelyn de Lamartine* », connaît trop bien son personnage pour passer sur ses faiblesses, alors qu'il lui sait gré, en revanche, d'avoir fait preuve de courage en matière de pensée politique, ne le réduisant donc pas comme le font nombre de critiques, à sa seule production poétique.

Peut-être la phrase de Guillemin qui termine cette *Introduction*, résume-t-elle, avec nuance, fermeté et... justice, son admiration pour Lamartine, tant décrié, tant oublié : « *Lamartine a préféré l'action à la poésie, sans renier pourtant ce don qui lui était fait, et sans renoncer jamais, tout bas, à ce bonheur.* » *Oui, le Bonheur !*

G. Fossat

[Les intertitres sont de la Rédaction]

### INTRODUCTION D'HENRI GUILLEMIN

« Un mort, Lamartine. Quelqu'un vraiment d'enseveli. Il n'est que d'ouvrir les revues littéraires, et d'interroger les écrivains d'aujourd'hui. Stendhal, ou Sade, ou Baudelaire, ou Lautréamont, sont des vivants ; et je ne parle pas, bien entendu, de Rimbaud. On les interroge ; ils appartiennent à notre monde. Lamartine en est exclu. Est-ce le sort de tous les « romantiques? » Mais non. Si Musset n'intéresse plus guère (et Valéry, à son sujet, se contente d'une allusion écoeuvrée), Vigny conserve des fidèles, qui le tiennent en estime pour des raisons parfois occultes. Hugo avait pour lui Léon-Paul Fargue et l'on commence à se douter qu'il n'est pas absolument sans péril d'affecter envers lui le dédain. Il a du moins cette chance de susciter des aversions. Lamartine au contraire fait sur lui l'unanimité : négligeable, enterré, aboli.

## « Lamartine : Quelqu'un vraiment d'enseveli ? Pourquoi ? »

Une religion met toujours un temps incroyable à s'éteindre. Des cultes les plus étranges et les plus reculés subsistent indéfiniment de toutes petites sectes, des chapelles secrètes où l'obstination s'enracine. Et c'est ainsi que l'on découvre encore, çà et là, et dans les endroits les plus inattendus, des « lamartiniens » pleins de zèle. Leur passion n'a que faire des recherches sérieuses et regarde comme indécents les travaux de l'érudition. Des toucheurs de luth, quelques muses départementales, des célibataires âgées, mais toujours lyriques, peuplent ces hauts-lieux ou ces catacombes ; et ce n'est pas une des moindres disgrâces du poète jadis si glorieux que de subir, pour ses péchés, cette unique survie mortifiante.

Pourquoi est-ce ainsi ? D'où vient ce refus d'audience ? Mauriac me disait un jour, taquin : « Que voulez-vous ! Il manque de labyrinthe... ». Insuffisamment énigmatique. Un monsieur qui se laisse trop vite définir. Une destinée trop peu complexe. Une âme, sans doute aussi, trop mince. Pas assez de drame dans cette vie, ni d'ombres, ni de méandres, ni de cachettes à odeur de soufre. Il avait de quoi, pourtant, comme nous tous, se composer une aventure digne de captiver les scaphandriers de l'abîme. Il a bien l'air de s'être platement réfugié à la surface. Et les autres griefs, qui tiennent non plus à sa personne mais à son œuvre, nul ne les ignore. Ils étaient déjà ceux de Flaubert, de Leconte de Lisle et des Goncourt ; un intolérable harpiste ; un barde azuré ; un de ces larmoyants dont le seul contact répugne à tout esprit viril (« Je déteste, comme dit l'autre, qu'on me pleure dessus »), un incoercible bavard au surplus, et qui produisait les vers par myriades : huit mille pour *Jocelyn*, douze mille pour *la Chute d'un Ange* ; cela vous juge déjà le fabricant ; l'individu nominativement responsable « de tous les embêtements bleuâtres du lyrisme poitrine » ; un marchand de guimauve ; l'inventeur d'une espèce particulièrement horrible de confiture. « Une source, ça ? Tout au plus un robinet ! »

Baudelaire, à coup sûr, lui a porté grandement préjudice ; et encore plus Mallarmé. Il a paru peu à peu bien sommaire dans sa mélancolie consolable, bien léger aussi, et fort inconscient des choses dont il se croyait spécialiste ; la poésie, par exemple, sa substance et son mystère ; comme étranger aux rivages où il se promène, sa lyre à la main, distingué, négligent, trop gentilhomme pour prendre au sérieux la littérature (« Mon royaume n'est pas de ces cuistres »), agaçant au point qu'on chérit encore davantage le vieux Chateaubriand pour sa boutade impatientée, sa hargneuse boutade, il est vrai, d'homme à la taille brève : « Ce Lamartine, quel grand dadais ! »

Nous aimons aujourd'hui que l'écrivain soit attentif à la densité plus qu'à l'abondance. Nous préférons même les avares aux prodigues. L'ellipse répond à notre goût mieux que ne fait l'amplification, et ce que nous réclamons d'un poète c'est avant tout cette pureté que confère à son œuvre un triple souci : du vocable d'abord-moins dans sa plénitude que dans son aura, moins dans son noyau que dans sa nébuleuse-et de cet espèce de chant qui n'est pas la musique mais une autre musique ; et de ce dépassement, enfin, au moyen des images, de cette référence analogique à l'ultérieur, de cette intellection du signe, de ce déchiffrement acharné du grand hiéroglyphe où nous-mêmes dessinons, à nous-mêmes illisibles, avec nos propres actes, des caractères de surcroît plus obscurs encore à notre âme que ces choses qui nous environnent. Pureté entendue au sens d'authenticité. Défiance de ces chèques trop beaux et si souvent sans provision. Vive crainte de la fausse monnaie. Nous savons gré à Valéry d'avoir placardé cet avertissement : « Le poète doit être le dernier des hommes à se payer de mots. »

## « Puis vinrent les jours de 1848... »

Dans l'opinion reçue, les *Méditations* ne sont guère autre chose qu'un gémissement rythmé, la berceuse triste d'un jeune homme qui a vu mourir son amante et qui lui-même arrive aux portes du tombeau. Oit le voit, pâle, dans une cape noire, et sous un saule comme lui pleureur ; il est assis au bord d'un lac ; la nuit descend ; c'est l'automne ; dans l'album ouvert sur ses genoux, il écrit des strophes immortelles.

C'est là, je le sais bien, le tableau vivant qu'il a lui-même arrangé et sur lequel il a compté pour séduire les cœurs. Il n'y a que trop réussi ; puis est venu le châtement. Lamartine serait mort le lendemain des *Méditations* que les impatiences et sévérités et haussements d'épaules eussent été épargnés à sa mémoire. On lui en voulut de prétendre cumuler la gloire du jeune poète plein de douleur et déjà promis au trépas, avec celle, incompatible, du vivant très assuré, grand orateur et trois fois châtelain. Puis vinrent les jours de 48, et Lamartine s'y attira de lourdes haines. Le clan même, autrefois qui l'avait poussé (« Les honnêtes gens qui te protègent si fort », lui disait Vignet en 1820) le tint pour un traître. La bonne société, son public littéraire, eut alors de furieuses raisons de lui retirer sa faveur. Il fut entendu qu'on s'était trompé sur soit compte en lui accordant, jadis, du génie. Rien de plus commun que cette sorte d'aventure : tel, hissé sur le pavois parce qu'on le croit de la secte et que son talent la rehausse, en est ensuite précipité parce que sa conduite a déçu et qu'il risquerait d'illustrer le camp adverse. Ajoutez qu'à partir du milieu du siècle environ, Dieu est fort démonétisé. La poésie de Lamartine n'est plus du tout au goût du jour. Les penseurs s'en détournent avec un sourire de pitié. Hugo lui-même, dont la sénilité résiste aux révélations victorieuses de Littré, de Renan et de M. Auguste Vacquerie, endure des froncements de sourcils et des rappels à l'ordre. Lamartine a tout contre lui. Son discrédit tient à trop de motifs qui se conjuguent et se renforcent pour n'être point irrémédiable.

Les attardés qui veulent bien lui prêter encore attention s'aperçoivent pourtant, qu'en fait de « labyrinthe » et de « méandre », la genèse des *Méditations* ne laisse rien à désirer. Le « chantre d'Elvire » a beaucoup de secrets. Elvire est morte sans savoir qu'elle porterait ce nom, bien connu d'elle cependant et qui ne la désignait point alors, mais une ombre dont elle fut jalouse. Lorsque Lamartine, eu octobre 1816- il a vingt-six ans- rencontre, à Aix, Julie Charles et qu'il entreprend (par désœuvrement plus que par désir, car elle n'est guère belle : longue, maigre, jaune) de coucher avec elle, il met en action pour y parvenir et ses propres attraits, qui sont grands (il est beau, il est plus jeune qu'elle, qui a ses trente ans passés) et une poignante histoire d'amour dont il ne saurait lui refuser l'aveu et qui accroîtra soit prestige : à Naples, car il est allé à Naples, comme Corinne et comme Eudore, il a aimé une italienne ; ce fut la passion de sa vie ; il a dû la quitter ; elle en est morte ; il a écrit pour elle des *Élégies*, sans art, bien sûr, car il n'a pas la puissance d'un Parny, mais avec tout l'élan d'un cœur incapable à jamais d'oubli. La vérité était un peu moins romanesque. L'Italienne Antoniella était contre-maîtresse à la Manufacture des Tabacs de Naples. Lamartine, que ses parents avaient envoyé en Italie pour l'éloigner d'une Henriette mâconnaise qu'il déclarait vouloir épouser, avait amusé son « veuvage » avec l'ouvrière napolitaine. Son camarade Virieu était là ; chacun d'eux avait une compagne ; ils faisaient, sur le Golfe, de gais parties carrées.

Puis Lamartine était rentré en France, toujours amoureux d'Henriette, mais se laissant convaincre, sans grand mal, de renoncer à ce sot mariage. Il prend une nouvelle maîtresse, Nina de Pierreclau, à qui il fait un enfant ; puis bientôt une autre, qui est « une jolie petite actrice » ; puis il parle à Virieu, en janvier 1815, d'une femme mariée qu'il adore depuis un, an déjà. Pendant l'été 1815, la batelière Geneviève Favre le distrait à Vernier. Au printemps de 1816, il apprend, par hasard, et avec un petit serrement de cœur, qu' Antoniella n'est plus de ce monde. « Elle était morte, de la poitrine, depuis quinze mois, et je n'en savais rien! » Quand invente-t-il de faire mourir Antoniella d'amour, à cause de son départ ? Il n'est pas impossible que ce soit pour Julie Charles justement qu'il imagine ce scénario propice. Déjà il a fait des vers en souvenir de cette « pauvre petite » qu'après tout, c'est vrai, il a aimée plus qu'Henriette, que Nina, que les autres. Il disait à Virieu, le 27 mai 1812 (mais l'aventure était toute chaude encore ; c'était quelques semaines seulement après Naples) : « Toute ma vie je la regretterai et j'ai quelquefois les larmes aux yeux en pensant à elle » ; et ceci encore : « Je ne retrouverai peut-être jamais un cœur comme celui-là. Où diable va-t-il se nicher ? » Traduction de la dernière phrase : quel dommage que de telles qualités s'unissent à une condition si basse ! Est-ce croyable qu'une simple ouvrière ait eu dans le cœur de tels trésors ! Pas question, naturellement, de confier à M<sup>me</sup> Charles ces précisions d'état civil. Et Lamartine va prendre soin de recommander à Virieu : « Si elle te parle d'Anioniella ne lui dis pas qui elle était. »

On se souvient de la querelle qui mit aux prises, en un combat bouffon, partisan et négateur de la vertu d'« Elvire ». L'un des premiers, relevant un jour brusquement de l'examen des pièces un lorgnon triomphal assène à ses adversaires le coup de massue de l'évidence : Lamartine et M<sup>me</sup> Charles se rencontrèrent le 6 octobre ; ils se séparèrent le 26 ; vingt jours ; M<sup>m</sup> Charles est du meilleur monde ; le « délai moral » n'y est pas ! Il fallut la publication, en 1942, des lettres à Virieu jusqu'alors tenues sous le voile pour qu'enfin cessât d'être nié ce qui n'avait jamais cessé d'être indéniable. Mais l'histoire est tout de même singulière. Sur les bords du Bourget, Lamartine et Mme Charles ont été amants. Lorsqu'ils se disent ait revoir, à Mâcon, ils ont décidé de ne plus l'être. Et ce n'est pas elle, c'est lui, qui en a pris la détermination. Elle consent, elle se résigne, elle souffre : « Il l'a dit, écrit-elle à Virieu, que c'était une passion maternelle qu'il m'avait inspirée... J'ai fait une abnégation, absolue de moi-même. » L'inavouable : qu'il est devant elle à présent sans désirs (et les confidences qu'il fait à Virieu-je songe à ses lettres du 29 octobre 1813 sur Nina, du 26 avril 1819 sur Léna - le montrent assez différent du Vigny, avantageux et bon comptable, qui prenait note assidûment, dans ses petits carnets intimes, du détail de ses performances) ; l'inavouable, de quel vêtement, pour cette malheureuse, l'a-t-il travesti ? Sans doute il calcule que le salon de M. Charles à l'Institut, ce salon « ultra », que fréquentent des personnages considérables : M. de Bonald, le baron Mounier, Rayneval, Lainé, Suard, n'est point inutile à son avancement ; sans doute les quatre mois (janvier-avril 1817) qu'il ira passer à Paris, bien souvent près d'elle, comporteront-ils plus d'une fois la rupture du pacte « filial », des flambées charnelles, des hommages, du moins, que lui arrachent la tendresse, la reconnaissance, ou la pitié. Une chose est sûre : Lamartine, pour la première fois aime une femme à travers la convoitise, et plus qu'il n'aime la volupté. Un être qui prend à ses yeux consistance autrement que pour le plaisir. Une personne. Une créature humaine, au surplus déjà marquée par la mort. Car elle est malade, très malade ; il le sait, et ne se fait là-dessus nulle illusion : « Ma vie est liée à celle d'une femme que je crois mourante » (à Virieu, 16 décembre 1816 ; Julie Charles mourra en effet, dans un an, et deux jours, le 18 décembre 1817). Oserons-nous penser-il le faut peut-être-que s'il la savait moins atteinte, il ne lui laisserait pas prendre dans sa vie la place qu'il lui donne ? Il a son avenir à construire. Il veut se marier. Cet adultère n'est qu'une impasse. Mais c'est pour si peu de temps ! Bientôt Julie ne sera plus là...

### « La philosophie du XVIII<sup>e</sup> siècle le saisit ». Et la foi ?

Où sera-t-elle ? Lamartine a renoncé, depuis des années, aux puérides croyances de son jeune âge. Tous les livres que les Pères de la Foi éloignaient de lui, au collège, il les a lus. La « philosophie » du XVIII<sup>e</sup> siècle est la sienne à présent. Julie Charles, elle aussi, a, rejeté la « superstition ». Cependant, à cause de cette mort dont l'ombre déjà la

couvre, ils ont parlé des choses éternelles. Si Lamartine n'est plus chrétien, Platon l'attire et l'émeut. La certitude d'un autre monde n'est donc nullement indissoluble des légendes catholiques et de toute cette mythologie dérisoire que Voltaire a su dissiper ? On peut donc, sans démeriter de la Raison, sans retomber aux enfantillages dont l'esprit humain a fait justice, croire encore, avec Socrate et les grands Hellènes, à l'immortalité de l'âme ? Il y a en nous cette « aspiration » à elle seule qui « prouve une atmosphère » (et Lamartine ne se doute pas qu'il retrouve ainsi le vieil argument de saint Anselme et lui rend une chaleur de vie). Il y a surtout cette intolérance essentielle de l'être à l'idée du néant, cette incapacité de concevoir l'inexistence, demain, non certes de ce corps périssable et déjà défait, mais sous cette chair et dans ces yeux, de ce qui constituait l'être aimé dans sa réalité irremplaçable, à la fois présente et inaccessible.

« De tout ce qui t'aimait n'est-il plus rien qui t'aime ? » Lamartine découvre que le prochain existe, et le sens, en même temps, de ce « grief », de cette réclamation démesurée, de cette postulation en nous invincible qu'un amour dénude et embrase, et qui n'est pas des « nerfs » ni du « Sentiment », niais de la substance même de notre identité. Et peut-être était-il nécessaire au surgissement de ce cri que Julie Charles n'eût point cette beauté qui crève à l'âme ses yeux et qui substitue à l'amour l'appétit de l'assouvissement. Peut-être, encore plus, fallait-il la séparation de la mort et l'affreux bienfait de l'absence pour que le décillement s'opérât. Lamartine s'est fait, pour aider Julie, plus croyant qu'il n'était. Il a composé pour elle les vers de *L'immortalité*. Mais elle l'a bientôt devancé sur la route où il s'efforçait de la guider à pas incertains. La dernière lettre qu'il gardait de toutes celles que lui écrivit Mme Charles, la dernière sans doute qu'elle lui adressa - 10 novembre 1817 - est déjà radieuse d'une lumière qu'il ne fait encore qu'entrevoir. Julie ne cesse pas de l'aimer, mais ce qu'elle désire à présent, et de toutes ses forces, c'est que lui-même enfin, avec elle, rejoigne dès ici-bas ce Lieu où tout s'explique et se rassemble.

Lorsque Lamartine apprend, en décembre 1817, que Julie Charles est morte, il jette, bouleversé, sur l'album rouge quelle lui a donné, le 6 mai : « Ô mon Dieu, recevez-nous dans votre sein ! » Un an plus tard, il écrit à Virieu : Julie « a décidé de mon sort... je ne descendrai plus de la sphère où elle m'a ravi ». Un homme désormais marqué, requis. Il aura beau faire, il n'échappera plus à ce souvenir. Au début de 1819, une femme le trouble et le provoque, la florentine Léna de Larche. Il cède à cet entraînement, mais il ne peut plus y goûter les joies qu'il trouvait naguère à ses liaisons d'adolescent : « J'ai une peine terrible ; j'ai un combat perpétuel avec moi-même » ; je sens, dit-il, « tout ce que j'ai perdu, tout ce qui me manque, tout ce que je perdrais encore, si... » Le drame de Chateaubriand et de tant d'autres. Le pressentiment du piège : que la menace d'occultation est là ; qu'il n'est rien de tel que les dérèglements de la chair pour faire « avorter l'âme » et la condamner à la nuit. Lamartine s'est abattu entre les bras de Léna de Larche. Déchiré, convulsif, bientôt il la fuit. La même année, en août, il demande à Mary-Ann Birch de l'épouser. Et tout bas, à Virieu, en mai 1820 : « Je te dirai le fin mot à toi tout seul : c'est par religion que je veux absolument me marier. »

Comme Julie avait été jalouse d'Elvire-Antioniella, Mary-Ann peut craindre que le fantôme d'Elvire-Julie ne s'interpose entre elle et le poète dont elle sera la femme. Lamartine alors non seulement combine à l'intention de sa fiancée cette transposition blanche et bleue que nous connaissons de son aventure d'Aix et de Paris, mais il déplace aussi, et pour la seconde fois, d'une tête à l'autre, ce nom d'Elvire créé d'abord à son insu pour l'ouvrière napolitaine, assigné ensuite, de même, à cette autre morte Julie Charles, décerné enfin à Marianne-Elise, la seule qui le reçut de son vivant, sans que le monde en fût informé, sans que la postérité ratifiât jamais ce couronnement de complaisance, tout charitable et conjugal.

Abrité derrière son mensonge, Lamartine put donner à sa fille, née en mai 1822, le prénom de la disparue. Vingt-cinq ans plus tard, à l'automne 1847, il écrira ce *Raphaël* où il lui faut encore mentir mais qui, sous l'affabulation trompeuse et parfois irritante, subsiste, méconnu, inconnu, l'un des plus beaux livres de la littérature d'amour, ajoutant une messagère à ces porteuses d'annonciation, Béatrice là-bas, Prouhèze parmi nous.

### « L'impossible vocabulaire qui rebute »

Ce qui rebute, dans les *Méditations*, c'est l'impossible vocabulaire ; les « molles clartés », la « reine des nuits », le « frêle esquif », les « divins accords ». Lamartine a fait ses classes chez Delille. Il est persuadé qu'il y a un idiome spécial qu'on ne peut se dispenser d'adopter lorsque l'on veut écrire en vers. Il est le contraire d'un révolté. Un élève docile qui suit les préceptes et tâche simplement d'atteindre à ce chant qui ne le satisfait pas chez ses maîtres, mais dont ils avaient pourtant la confuse préscience. Beaucoup moins novateur que Chénier, en retard sur son temps, Lamartine fait figure en 1820 de poète du XVII<sup>e</sup> siècle ; le seul « grand » de ces « petits poètes » ; celui qui manquait ; le détenteur du génie refusé aux autres et qu'une erreur de date ou une paresse du sort fit naître au-delà du délai stipulé.

Si seulement, même ainsi, même « étranglé par la forme vieille » (Rimbaud), même avec ce côté suranné et ce langage de convention, si seulement il avait travaillé ! C'est le reproche à son égard, qui traîne partout. « Nonchaloir un peu superbe », dont parlait déjà Vinet il y a plus de cent ans ; façon coupable de « s'abandonner à ses dons » (Gide) ; laisser-aller ; gaspillage ; toutes les déplorations sur ce thème et toutes les banales remontrances, j'ai grand 'peur qu'elles ne tombent à côté. Lamartine n'aime pas beaucoup les hommes de lettres ; il affecte l'indifférence aux questions d'écoles, aux commandements des grammairiens ; il joue à l'homme de qualité qui laisse aux vilains les doigts tâchés d'encre, à

l'homme de cheval et de plein air qui rirait à l'idée de se courber sur un pupitre ; il pose à l'amateur, favorisé de temps à autre des visites de l'Esprit, et qui, au crayon, n'importe où, dans les bois ou au bord des vagues, prend sous la dictée un poème dont le vent emporte les pages ; député, et redoutant les quolibets des journalistes, et soucieux de ne point se voir disqualifié comme futile pour les travaux de la vie civique, il insistera de plus en plus sur les « miettes », à peine, du temps qu'il accorde « à la rime ». Mais ses brouillons sont là qui ruinent ses forfanteries.

Lamartine travaille. Il se cache pour le faire et prodigue les hâbleries les moins croyables. On le voit soigneux à nous dérober les premières ébauches de ses strophes, à détruire les feuilles volantes où s'inscrivent ses tâtonnements. Cependant, sur ces albums où il recopie bout à bout les fragments achevés, il lui arrive, n'ayant rien d'autre sous la main, d'employer parfois le verso des pages à l'élaboration de la suite ; et nous avons alors sous les yeux les traces mêmes de son effort, essais, ratures, recommencements tenaces, schémas de strophes, pareils à une portée abstraite où des mots disjoints, comme des notes, jaillissent dans le blanc, où des mouvements s'ébauchent et restent suspendus, tout l'humble vestige du combat dont il se disait dispensé. Les visiteurs de Saint-Point connaissent ce cabinet de travail où le poète, en robe de chambre, et levé avant le jour, peinait à sa table, le front penché sur ses feuillets.

### « Les pièces à conviction prouvent qu'il s'évertue à travailler »

Un réduit capitonné. Le plus profond silence. Croisnet en Bourgogne. Puis on sort, et le guide nous montre le « chêne de Jocelyn » et le banc de pierre, et les halliers de l'inspiration ; et la légende nous ressaisit, et nous oublions le grand fauteuil, la cellule, l'écritoire et la vérité. J'ai prétendu, comme tout le monde (il y a douze ans de cela) que Lamartine « dédaigne, d'avoir du talent », qu'il néglige de « collaborer à son génie ». Mais si, il collabore ! Et même il fait de son, mieux. Les pièces à conviction prouvent qu'il s'évertue. Un jour, vexé d'être si bien cru sur parole, et d'entendre redire, par sa faute - c'était chez M<sup>me</sup> Récamier, et à propos de *Jocelyn* qui venait de paraître - qu'il saccageait ses dons, il a déclaré tout franc : « Mon livre, j'y ai mis tout ce que j'ai non seulement de passion mais de patience, mais de minutie ; du travail « à la loupe » ! Sainte-Beuve écoutait cela, ironique, persuadé que Lamartine, une fois de plus mais en sens inverse, se moquait de ses auditeurs. Sainte-Beuve avait tort. Lamartine donne, comme on dit, « son maximum ». Il s'applique. Mais c'est sa loupe qui n'est pas bonne, ou plutôt qui ne lui sert à rien.

Pour « *Vigne et la Maison*, par exemple, nous avons la chance d'avoir quelques-unes de ses pages d'ébauches, et trois états successifs du poème ; nous y pouvons suivre son labeur. La conclusion est claire : Lamartine est l'homme du « départ », de la secousse initiale, du premier jeu.

Ce qu'il trouve alors, et qui est avant tout de l'ordre du rythme, très peu de l'invention verbale, il ne parvient guère, en dépit d'une bonne volonté évidente, à l'améliorer. Il le gâterait plutôt, quelquefois.

Il redresse des incorrections (et, en laisse subsister pas mal d'autres), il allège des lourdeurs, il précise (rarement) des images ; tout compte fait, il avance si peu que tout le temps qu'il passe, non médiocre, à ce travail consciencieux, on serait tenté de dire qu'il le perd. Et s'impose à nous, peu à peu, cette constatation que nous voudrions récuser et qu'il n'y a bientôt plus moyen de ne pas accueillir : que le discernement de Lamartine, en matière de style, n'est pas sûr, que ce qui le contente ne nous fait pas le même effet, qu'au total - allons, soyons francs - Lamartine, quand on le pousse, révèle qu'il a bien mauvais goût. Ses admirations musicales étaient inquiétantes, Rossini lui semblant divin, et son culte en peinture pour Léopold Robert avait de quoi aussi nous terrifier. Pas étonnant qu'il nous déçoive et qu'à chaque instant chez lui nous tombions sur des pauvretés consternantes. Il confond, comme ses maîtres du XVIII<sup>e</sup> siècle, la poésie avec l'éloquence. Les « discours en vers » de Voltaire demeurent pour lui des chefs-d'œuvre, et si l'âme n'est pas la même, ni le souffle, dans le *Désastre de Lisbonne* et dans *Dieu, l'Homme ou la Prière*, la technique n'est guère différente. Ce tempérament d'orateur qui était le sien, il ne dispose d'abord, pour lui donner carrière, que de l'issue des alexandrins ; et là encore viennent le trahir ces procédés traditionnels qu'il tient pour la loi du genre, et toute cette poudreuse rhétorique dont il ne songe pas à se délivrer.

### « Comment faire comprendre ce qu'il cherche ? »

Mais il y a au fond de lui une chanson sourde, comme le bourdonnement d'un essaim ; un besoin de dire ; la gêne et le bonheur et l'espoir et la nécessité de l'être qui se travaille vers la profération ; l'urgence du cri ; le battement indistinct d'une cadence ; le désir, selon l'heure, de quelque chose qui peut-être une acclamation, un soupir, un hurlement ou le murmure d'un délice. Lamartine écoute dans son cœur et sent dans ses muscles cette proposition du rythme pareille à la communication d'un secret dont il n'a pas la clé, ni l'idée même de ce qu'il peut être, mais le secret existe, il est là, et il faut absolument s'en saisir. Ce garçon, quand il compose, à l'aveuglette, ces vers qui seront les Méditations, ce grand beau garçon de vingt-huit, vingt-neuf ans, qui a traversé des orages, qui promène, dans les rues de Paris ou sur les coteaux de cette « terre natale » où il étouffe, ou, dans les futaies d'Urcy, sa haute taille souple et ce visage d'Apollon au front levé, ce jeune homme qui marche d'un mur à l'autre dans sa chambre- et sa mère dit qu'il a les nerfs malades, et il

ne veut pas qu'on le dérange, et il n'est pas gentil avec ses sœurs-il entend dans sa poitrine une clameur, et le martèlement d'une espèce de danse, et un bruit de sanglots. Ce qu'il écrit, les mots n'y sont pas ce qu'il y a d'important. Comment faire comprendre ce qu'il cherche ? Lui-même ne le sait pas trop et il se méprend sur son but ; mais son but le sait pour lui. Il y a une musique (eh non, ce n'est pas exactement une musique) qu'il voudrait capter; un langage qui n'est pas conceptuel ni didactique, qui ne sert plus aux fins utiles du langage ordinaire (et alors les tours spéciaux, le vocabulaire convenu, les *expressions usuelles* dit « style poétique », tant pis ! Va pour le « clocher rustique » et les « chœurs mélodieux » !); une certaine, mesure indéfinissable (et les vers même, avec leur chiffre calculé de syllabes et leur groupement officiel, n'en sont qu'une approximation dérisoire), un « tempo », un nombre, une respiration à trouver, il dit : « une respiration de l'âme », une révélation de soi à produire par le moyen de cette diction privilégiée, incantatoire, pathétique, bien-heureuse, complice on ne sait comment de l'ordre du monde et qui nous associe à « l'harmonie des sphères ».

« Romances sans paroles » ; ce trait d'un critique malveillant, lancé en 1820 contre les *Méditations*, cette petite méchanceté mondaine dont l'auteur s'applaudissait comme d'une trouvaille fort spirituelle, ce n'était pas si bête après tout. Croyant railler et nuire, le mot louait et disait juste. « Sans paroles ». Lamartine apportait autre chose que des paroles ; autre chose que nous n'avions plus. « Romances » ? Il y a de la romance, c'est vrai, dans les *Méditations*, et de la ritournelle et le tapement fastidieux des « rhapsodies centimétriques ». Je dirais plutôt cantilène que romance; et *Le Désespoir* n'est pas de cette veine et, dans les *Nouvelles Méditations*, *Ischia* et le *Chant d'amour* n'ont guère la fadeur que « romance » voudrait suggérer, mais une séduction de suavité sensuelle, une ressemblance de *Cantique des Cantiques* où la tendresse n'est que le sourire de la force.

« Rien n'est si doux que ce qui est fort ». C'est Lamartine, à propos de la mer, qui note en passant cette remarque. Et son œuvre n'est pas, en effet, sans une parenté avec l'océan. Ses défauts sont innombrables, comme le flot charrie bien des impuretés, mais il nous emporte. Ce poète est doué d'un pouvoir par quoi notre attention se trouve subjuguée, insidieusement faite prisonnière, provoquée moins qu'envahie, frappée d'un charme. L'esprit et le goût restent s'ils le veulent disponibles pour le refus, et toutes les occasions leur sont offertes, les meilleures et les plus légitimes, de fuir, de sauter à terre. S'ils se taisent et s'embarquent, le profond glissement, sous eux, les entraîne, le glissement d'une marée qui monte, douce, énorme, lentement dansante, irrésistible, qui monte, qui se soulève, qui se laisse aspirer, qui répond à la sollicitation sidérale par l'acquiescement et le transport. Seuls parlent encore d'un Lamartine efféminé, débile, et mou, ceux qui ne l'ont pas lu et ne le connaissent qu'à travers les monstrueuses « interprétations » musicales de Niedermayer ou de Benjamin Godard. Il n'est pas sûr que d'aucuns, sachant ou il va, ne préfèrent exprès nous détourner de lui. « Dans le flasque, c'est encore ce qu'on a fait de mieux », prononce, s'omettant avec courtoisie, l'auteur des *Nourritures Terrestres*.

« La poésie est l'expression, par le langage humain ramené à son rythme essentiel, du sens mystérieux de l'existence. » C'est Mallarmé, on s'en souvient, qui fournit cette définition. Lamartine s'y fût senti si peu dépaysé qu'il l'eût contresignée à coup sûr. Il rêvait d'écrire, à la fin de sa vie, des *Psaumes* ; il croyait que la poésie, dans sa vocation naturelle, devait être une *Présentation de la Terre*, un hymne... une offrande et il a fait les *Harmonies*, et il avait conçu ce grand poème dont subsistent seulement des lambeaux, et qui eût été « l'épopée de l'âme » en marche vers son Créateur. Claudel, qui l'avait à peine feuilleté jadis, l'a découvert en 1936 et l'a reconnu : « C'était un poète, un très grand poète ». Et Rimbaud perçoit en lui, sous la « forme vieille », l'écu, le « voyant ».

Les dévots de l'Art lui en veulent d'avoir parlé, plus d'une fois, sans respect des Lettres et de s'être montré moins occupé d'elles que de son métier de combattant. Aucun doute là-dessus, en effet. Lamartine n'est pas un idolâtre. Si la poésie ne cesse pas de lui proposer son appel, ou sa tentation, s'il y revient, sa journée faite, laissant sourdre en lui de nouveau la chanson perdue, il n'a jamais cru dans ses plus beaux jours, il ne croira pas davantage, dans le silence du crépuscule, à ce miracle qu'ont attendu de l'élocution poétique quelques-uns de ses successeurs. Il n'y voit point cet instrument d'ontologie, ce piège à prodiges, cet engin pour appréhender l'éternel et atteindre à la perception des essences qu'ont voulu forger un Rimbaud, qui s'y brise, un Mallarmé dont le dessein n'a de support que dans la certitude d'un ultérieur insubstantiel. Trompeuse « connaissance », trompeuse « prière », la poésie n'est-elle pas une complaisance avant tout qui jouit d'elle-même et se replie sur sa pulpe exquise ? « Quand l'âme parle, dit Schiller, déjà, hélas, ce n'est plus l'âme qui parle. » Et Valéry n'efface-t-il pas ce qu'il a cru pouvoir énoncer sur la haute mission du poète quand il avoue qu'en dernière analyse « le domaine des lettres n'est qu'une province du vaste empire des divertissements » ?

Lamartine a préféré l'action à la poésie, sans renier pourtant ce don qui lui était fait et sans renoncer jamais, tout bas, à ce bonheur. Je ne pense pas qu'il se soit avili en refusant de n'être qu'un assembleur de syllabes, fussent-elles admirables et un peu magiques, et en faisant deux parts de sa vie, la seconde pour cette délectation, la première pour sa tâche d'homme. »

H. G.

« Sur les Méditations, on pourra consulter l'édition critique, savante et monumentale, procurée par Gustave Lanson dans la Collection des grands Écrivains de la France (1915, 2 vol.) ; sur Lamartine en général, les travaux sérieux ne sont pas nombreux; je n'en vois que deux à signaler : celui de Jean des Cognets : La vie intérieure de Lamartine (1913) et celui de M. de Luppé : Les travaux et es jours d'A. de Lamartine (1942) ».